

Les modernes médecins,
Les mains pleines de venins,
Chacun faisant à sa guise,
N'ont pas blanchi une chemise

Les autorités profanes
Laisent voiturier ces ânes
Empoisonnant les humains
De leurs pestilentiels levains.

Honneur à l'homme juste
Frappé d'une amende injuste !

La persécution
A grandi son horizon.

Ses cures,
Faites sans usures,
Sont chantées en France
Par la reconnaissance.

Par un de ses confrères.

Comme tous les grands hommes incompris
qui dotent leur siècle de richesses de leur gé-
nie, sans s'inquiéter de la récompense ici bas,
M. Canard sourit à ce nouveau procès, qu'il
accepte, non comme une humiliation, mais
comme une ovation nouvelle.

M. le président.—Déjà condamné deux fois,
vous avez encore débité des remèdes secrets,
des poudres dont la composition n'est pas in-
diquée au Code.

M. Canard.—Est-ce que je peux refuser mes
services aux malheureux qui me tendent la main
pour les arracher du tombeau !

M. le président.—Cette poudre, vous ne la
donnez pas toujours, et il y a au dossier des
lettres où vous demandez 30, 50, 100 et jus-
qu'à 200 francs pour commencer le traitement.

M. Canard.—Aux riches, oui, je demande ;
mais aux pauvres, jamais ! c'est un principe :
les plus célèbres médecins ne font pas autrui-
ment que moi : il n'y a que Dieu qui puisse
donner toujours sans jamais rien recevoir.

M. le président.—Vous deviez vous tenir pour
averti.

M. Canard.—Quand ma poudre cessera de
guérir l'humanité, je cesserai d'en donner.

On entend quelques témoins qui établissent
que la poudre leur a été vendue, et M. Canard
est condamné à 600 francs d'amende, et, pour
récidive, à dix jours de prison.

LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 20 JANVIER, 1846.

Histoire de la Semaine.

Vraiment, nous croyons à la paix, nous l'aimons,
nous la chérissons, et tous les jours nous avons à
enregistrer ses merveilles et ses bienfaits. Il sem-
blait qu'avec les progrès de la civilisation, les
hommes devenaient meilleurs, plus moraux, plus
charitables, plus raisonnables ; il nous semblait
qu'ils commençaient à comprendre cette fraternité
qui devrait exister entre eux, et ces liens étroits,
intimes, qui doivent lier tous les membres de la
grande famille chrétienne.

Cette tendance vers l'unité, vers une fusion gé-
nérale de tous les peuples de la terre, nous appa-
rait comme les résultats et l'effet des progrès
et de l'industrie. Il n'y a qu'une petite partie de
ce globe que nous habitons, qui soit couverte d'ha-
bitants. L'espace ne manque donc pas à la grande
famille humaine, les forêts à défricher sont vastes
et sans bornes. Il y a encore des continents en-
tiers ouverts au commerce et à l'industrie de l'An-
gleterre, de la France et des Etats-Unis, et de tous
les autres peuples de la terre. Pourquoi donc cette
vaste clameur, qui va lancer dans les horreurs de
la guerre, deux des plus grandes nations de la
terre ? Pourquoi cette inquiétude qui se répand de
proche en proche et qui jette la terreur dans les
familles ? Pourquoi chaque vent qui nous vient de
l'étranger nous apporte-t-il des mots de guerre et
de préparatifs militaires ? Pourquoi ces grandes
organisations ? S'agit-il de résister à l'intrusion
des barbares qui descendent des montagnes, pour
inonder les champs fertiles de la civilisation ? S'agit-
il d'opposer les injustices du despotisme, ou de
renverser des tyrans ? Avez-vous une grande cause
à défendre ? Pourquoi donc la guerre ?

Voilà les questions que nous nous faisons aujour-

d'hui, à mesure que nous recevons de la capitale
des Etats-Unis, la continuation des discussions par-
lementaires.

1846 ! Que nous gardes-tu donc en réserve ?
Combien l'année écoulée s'est annoncée sous des
différents auspices. Par toute la terre, il n'y avait
que des apparences de prospérité, et entre toutes les
nations des mots pacifiques, et d'entente cordiale.
Il n'y avait pas un défi belliqueux, mais seule-
ment des présents de bonne amitié.

Les rois et les princes se visitaient comme des
bourgeois. La reine Victoria, s'est promenée sur le
continent, donnant à baiser sa jolie main blanche
et sa joue rosée aux lèvres royales et princières ;
visitant la France, cette éternelle rivale de son
peuple, et partout fêtée comme une grande reine.

Ici c'est le prince de Joinville, qui conduit son
pavillon dans tous les ports ; plus loin, le duc de
Monpensier, qui s'orientalise, et qui se fait presser
sur les poitrines musulmanes des sultans de Con-
stantinople, et qui visite l'Egypte et la Grèce.

De son côté, Ibrahim-pacha, voyage en Italie, et
foule, sous ses sandales dorées, les cendres des
Brutts ; et l'Impératrice de Russie y vient, non
pour y peser dans sa main araignée, la cendre des
Césars, elle laisse ce soin à Nicolas, mais pour y
respirer la santé dans un air doux et vivifiant.

Enfin des gorges de l'Atlas, des gorges des Rocky
Mountains, des déserts de l'Afrique et des forêts de
l'Amérique, voyageant, par la vapeur, d'autres ma-
jétés par la grâce d'Allah ou du Grand-Esprit, dé-
taillées de lambeaux rouges, couronnées de plumes,
d'aigrettes de crins frangées de plumes d'aigles,
étincelantes de toute espèce de choses qui luisent
au soleil, majestés qui excitent un grand émoi en
Europe, surtout celles du Missouri, les majestés à la
peau rouge barbouillée de tatouage et d'enlumi-
nure et aux grands noms symboliques, le Nuage
blanc, la Pluie qui marche, le Petit Loup, l'Aigle pla-
nant dans la nue, etc. Troupe glorieuse de rois, de
prophètes, de guerriers, que tous les gamins allaient
voir pour dix sous.

C'était en l'an de grâce 1845. Mais aujour-
d'hui, ce n'est plus cela—les rois vont rentrer bien
vite dans leurs Etats, et les sujets aussi—si ça con-
tinue.

Il faut que l'opinion publique soit tout à fait
guerroiyante à Washington, pour qu'on consente à
écouter les déclamations furibondes des représen-
tants de l'Ouest, sans les appeler à l'ordre, et les
ramener à la question. Ils se laissent aller à des
mouvements d'éloquence, qui feraient envie à Ro-
bert Macaire—si ce monsieur pouvait les entendre.

Un grand nombre de membres se lèvent pour
parler à tort et à travers sur toutes espèces de
choses, et au milieu de tout ce fatras, vous aperce-
vez de temps à autre, une allusion faite à la ques-
tion dont il s'agit.

M. ADAMS a fait un second discours dans lequel
il exprime encore son opinion qu'il n'y aura pas de
guerre. "Quand même le jour de la notification,
à dit l'ex-président, nous marcherions nos troupes
sur le territoire de l'Orégon, pour nous en emparer
tout entier, il n'y aura pas de guerre." Le peuple
de la Grande-Bretagne ne supportera pas un mini-
stère qui dirait que l'Orégon est une partie consti-
tutive de l'empire Britannique, et qu'il faut la con-
server au prix d'une guerre.

Tout cela est bien bel et bon, mais l'Angleterre
ne se laissera pas enlever tous les territoires qu'il
plaira aux Américains de dire, être en litige ; car, à
la fin, il pourrait leur arriver de dire que le Canada
leur appartient en grande partie. Or, qui connaît
l'Angleterre, doit savoir qu'elle n'abandonnera ja-
mais le Canada, que lorsqu'elle y sera forcée par
les armes. Les millions qui'elle dépense chaque
année pour s'y fortifier et augmenter son com-
merce, témoignent assez de ses dispositions à cet
égard.

Il serait regrettable que l'Angleterre vint à dé-
clarer la guerre seulement pour le territoire de l'O-
régon, car, selon nous, ce territoire ne vaut pas tous
les sacrifices qu'une guerre amènerait.

Cependant, ce qui doit amener cette guerre, c'est
cet appel aux passions populaires, qui est fait du
sein de l'Assemblée législative, sur une question
aussi grave que celle dont il s'agit. Les discours
contenus dans les papiers arrivés hier, sont d'une
fureur de plus en plus irritante.

L'un voue la Grande-Bretagne au sort le plus af-
freux ; l'autre la maudit comme la plus cruelle et
injuste mâtresse ; et ce n'est que de temps à autre
qu'une voix calme et sensée ramène le sujet sur le
tapis. Il n'y a plus de doute que la majorité des
représentants verra la notification préalable.

Nous attendons le second acte du drame dans le
sénat. C'est là qu'il sera joué avec toute la dignité
dont les acteurs sont capables ; et les acteurs sont
plus vieux, et par conséquent plus froids.

LES EAUX DE VARENNES.—Nos lecteurs lisent
aujourd'hui dans nos colonnes l'annonce du Tri-
rage au Sort de la magnifique propriété de M. Bro-
deur ; sur laquelle sont situées les fameuses Sour-
ces de VARENNES.

Si jamais il s'est présenté devant le public, une
entreprise canadienne, qui mérite d'être approu-
vée et encouragée par tout le monde, c'est celle-ci.
Durant les beaux jours de l'été, on se plaint beau-
coup à Montréal, dans toutes les classes de la socié-
té, mais surtout dans les classes aisées, du besoin
qu'il y a d'un lieu frais et champêtre, à une dis-
tance suffisante de la ville, où l'on puisse se retirer,
Join de la poussière de nos rues, et goûter le calme
de la campagne, et les bienfaits de son air pur et
vivifiant.

Il y a bien, autour de la cité, de frais bocages,
des verts gazons, abrités sous les grands arbres de
la montagne ; des promenades magnifiques sur nos
coteaux, d'où la vue commande de tous côtés un
vaste panorama ; mais ce n'est pas tout à fait la
campagne. Vous avez encore sous les yeux, la fumée
de nos toits, qui obscurcit l'horizon, et les
tourbillons de poussière, qui s'élèvent au-dessus de
la ville, sont emportés jusque sur le gazon que vous
foulez.

Mais à Varennes, vous êtes vraiment à la cam-
pagne, et dans une campagne délicieuse et agréa-
ble. Rien y manque, si ce n'est un peu plus d'om-
bre, quelques touffes d'arbres, comme dans beau-
coup de nos villages ; du reste l'air est frais, pur et
parlant, les gazons sont verts, les points de vue
gaîs et magnifiques ; vous avez devant vous les
ondes argentées du noble St. Laurent, et des groupes
d'îles qui s'en détachent comme des corbeil-
les de fleurs ; l'église de Varennes et tout le vil-
lage sont remarquables pour l'élégance et la propre-
té qui y règnent ; les maisons sont bien bâties, la
société très bien composée et éminemment respecta-
ble.

Les eaux des sources surpassent en vertus
la plupart des endroits tant célébrés par les voya-
geurs sur le continent de l'Amérique, et surtout
Saratoga et Caledonia ; plus d'un concitoyen peut
attester de leur bienfaisante influence sur une con-
stitution affaiblie par la fièvre, la goutte ou le rheu-
matisme ; vous en prenez quelques verres, vous
gambadez sur la verte pelouse, en fumant pendant
quelques heures l'air salin des sources, et vous re-
venez chez vous avec un bien être général.

Depuis quelques années la foule toujours croi-
sante de visiteurs aux sources, témoignent de la
popularité et de la vogue qu'elles acquièrent ; l'an-
née dernière les bateaux-à-vapeur étaient pleins
comme des œufs, à chaque voyage ; mais il y
avait pourtant de grandes objections contre le sé-
jour aux sources. L'hôtel était dans un état décla-
ré, tenu par un étranger, qui dépensait à lui seul,
non pas les eaux elles-mêmes, non pas les sirops
de tempérance, mais bien les liqueurs adulterées et
empoisonnées, qu'il vendait à ses pratiques ; avec
ce petit défaut d'aplomb et d'équilibre, il se dis-
tinguait encore par ses manières brusques, et
même impertinentes, son manque de savoir vivre,
et quelques autres petits défauts, trop longs à dé-
tailler, comme disent MM. les huissiers, dans leurs
procès-verbaux.

Avec un pareil homme, l'établissement ne pou-
vait prospérer, cependant il y avait foule ; et cha-
que dimanche les citoyens revenaient de Varennes
charmés de la bonté des eaux et des agréments
du voyage.

Que sera-ce donc, quand M. Brodeur aura en-
vert le grand établissement qu'il se propose de bâ-
tir de bonheurs ce printemps, au haut de la côte
vis-à-vis les sources, et qu'il joindra à la maison en
bas, par une longue galerie, qui servira de promo-
nade aux convalescents ? De la sorte il y aura
deux habitations séparées et distinctes ; celui d'en
haut sera destinée aux dames et messieurs qui
viendront passer aux eaux une partie de la saison
et l'autre aux visiteurs passagers qui n'y séjourne-
ront que quelques heures ; ainsi tout le monde se-
ra satisfait. Nous savons que l'établissement que
va former M. Brodeur, sera sur un excellent pied
et que rien n'y manquera ou ne sera négligé pour
attirer vers les eaux la bonne société du pays.

Ce qui va donner à Varennes un charme de plus,
ce sera la communication facile et fréquente avec
la capitale. Tout le monde en cette ville connaît
le capitaine Chénier de Longueuil, si populaire
comme capitaine sur le St. Laurent et la rivière
Chambly pendant plusieurs années. Ce monsieur
s'est joint à l'entreprise ; il se propose d'avoir un
steamer en fer qui, voyageant régulièrement tous les
jours entre Montréal et Varennes ; il débarquera
les passagers aux sources mêmes, et fera plusieurs
voyages chaque jour. On peut voir les grands
avantages qu'il y aura pour les hommes engagés
dans les affaires, qui pourront quitter la ville le soir
et revenir le matin, dans les chaleurs accablantes
de juillet.

Afin d'augmenter les attraits des eaux, le pro-
priétaire a imaginé le grand Triège de la plus belle
partie de ses terres, qu'il annonce aujourd'hui ; la
société canadienne du district de Montréal, si opu-
lente et si nombreuse, ne saurait rencontrer une
plus belle occasion d'acquiescer à une retraite cham-
pêtre délicieuse, pour une somme indiquée. Les
lots sont assez grands pour contenir une habitation